

PRENSA ESCENAS PARA UNA CONVERSACIÓN DESPUÉS DEL VISIONADO DE UNA PELÍCULA DE MICHAEL HANEKE EL CONDE DE TORREFIEL

29.5.2015 // Radio televisión Belga fr - Rtbf.be

[http://www.rtbf.be/culture/article/detail el-conde-de-torrefiel-apres-avoir-visionne-un-film-de-michael-hanneke-le-spleen-desabuse-de-la-generation-podemos?id=8993503](http://www.rtbf.be/culture/article/detail/el-conde-de-torrefiel-apres-avoir-visionne-un-film-de-michael-hanneke-le-spleen-desabuse-de-la-generation-podemos?id=8993503)

El Conde de Torrefiel. ... " Après ...avoir visionné un film de Michael Hanneke ". Le spleen désabusé de la génération "Podemos" .

La déferlante qui a cassé l'Espagne, après la Grèce, en 2010 a provoqué l'exil ou la révolte de nombreux jeunes Espagnols. Révolte, mélancolie, transgression et jeu subtil entre parole et chorégraphie : la compagnie barcelonaise El Conde de Torrefiel est une des bonnes surprises de l'édition KFDA 2015.

Dans la pénombre on aperçoit un acteur de dos qui murmure d'une voix calme un texte surprenant. Un jeune homme vivant une relation " classique " avec une jeune femme raconte son plaisir d'avoir transgressé la norme en donné son corps à quatre inconnus. Sortant de la pénombre surgit doucement un grand panneau mettant en évidence en son centre un pénis " encadré ". Cette première anecdote donne le " la " d'une partition subtile, à la fois textuelle, visuelle et musicale. Le texte, d'abord : de courtes évocations de la vie quotidienne dans une ville soumise au " fascisme " ordinaire. Les " récitants " de dos, évitent d'imposer leur visage, comme si le texte était lu en " off " et parfois lisible sur l'écran. La chorégraphie des corps ensuite : toujours présentée en décalage par rapport au texte, le texte précédent l'image -immobile ou mouvante- ou le suivant, ou vivant séparément du texte, sans rapport évident. La chorégraphie n'illustre pas le texte mais l'accompagne...ou le délaisse, prenant une vie indépendante. Comme si le sens de ce qu'on voit " flottait " entre mots et vision. Idem avec la musique qui rythme-ou non- la danse chaloupée entre la parole et l'image ajoutant une couche de références.

Complicé ? Oui si vous avez besoin d'un récit linéaire, chronologique pour entrer dans un spectacle. Non si vous aimez naviguer de petite surprise, verbale ou visuelle, en petite surprise, liant vous-même la série qui vous est proposée en un ensemble cohérent .Ou acceptant que la société (espagnole ou non, fasciste ou non) est tellement fragmentée que l'individu -créateur ou pas- ne peut s'exprimer que par fragment pour essayer de donner-ou trouver- un sens à sa vie. Les " leitmotive " qui donnent une couleur sonore et visuelle à ce parcours impressionniste sont évidemment l'homosexualité-le corps en marge- le rapport à la mère-raté, tragique-la religion-devenue folklore et la société, qui érige une norme " fasciste " le quotidien de l'individu.

Le rapport à la révolte sociale de *Podemos* n'est jamais exprimé en termes militants-à l'ancienne- mais comme un cri de rage, une imprécation, une agressivité impuissante. Au total on navigue entre la nausée de Sartre, le spleen baudelairien et la poésie de Nerval, celle du " desdichado ", titre " espagnol " du fameux " Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé... ". Jamais nommés ces Français mais frères, en l'occurrence, de Goya-et ses grotesques- ou de Bunuel-et ses délires ou... Hanneke-et son cynisme tranquille.

Vous aurez compris que j'ai aimé cet univers faussement confus où vous entrerez -ou pas- selon ce que vous y percevrez...ou ajouterez. Ce que j'aime aussi c'est que les interprètes ne se sentent pas obligés de pénétrer dans les rangs du public pour une de ces fausses " participations " à la mode. J'aime cette intériorité, pudique et impudique à la fois. Avec les " Corbeaux " ces femmes marocaines hurlant – de douleur ou de joie- en début de festival, en passant par le monde de l'enfance-revisité par Matija Ferlin (*We are kings not humans*)- ce Conde de Torreïiel, vaguement appuyé sur Hanneke, est un de mes trois bonheurs de ce KFDA : où le raffinement de la forme, jouant sur tous les tableaux- mots, corps, musique- ne nie pas l'émotion mais l'amplifie.

El Conde de Torreïiel. ... " *Après ...avoir visionné un film de Michael Hanneke* " .

KFDA, jusqu'au 30 mai.

Christian Jade (RTBF.be).

04.6.2015 // Karoo.me

<https://karoo.me/propose/el-conde-de-torreïiel-au-kunstenfestivaldesarts>

El Conde de Torreïiel au «Kunstenfestivaldesarts »

par Philip de Saintaing

Né en réaction contre le « *Zwarte Zondag* », **dimanche noir oublié de beaucoup**, qui avait vu **une montée fulgurante de l'extrême droite flamingante le 24 novembre 1991**, le KFDA résiste et **prouve qu'il existe au-delà des clivages territoriaux, linguistiques ou culturels pour lesquels les plus fanatiques ne souhaitent voir aucune porosité possible, aucun échange permis**. La seule ville belge, qui voit cohabiter les deux plus grandes communautés linguistiques et culturelles du pays, réunit dans un même projet, pour un unique festival, des institutions flamandes et francophones. Outre cette ouverture au dialogue belgo-belge, **ce premier festival de la saison d'été, accueille des artistes venus de toutes latitudes et de tous horizons culturels**. Nous avons été voir au Beursschouwburg « *Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haenkel* », un spectacle espagnol d'*El Conde de Torreïiel*.

Plongeon rapide dans l'actualité espagnole. ***El Conde de Torreïiel* est un collectif d'auteurs, musiciens, danseurs et vidéastes, établi à Barcelone**. Pour la toute première fois en Belgique, il venait présenter leur troisième production « *Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haenkel* » au Beursschouwburg. Créé en 2010, ce collectif se joue des variations du thème de « comment vivent les gens aujourd'hui? ». 2010, en Espagne, c'est aussi l'année où plusieurs festivals de création contemporaine ont commencé à disparaître. Le début d'une période de crise espagnole durant laquelle des coupes budgétaires importantes ont montré la perversité d'un gouvernement qui ne gère pas le pays dans l'intérêt public. Le climat politico-économique n'étant plus favorable à l'artistique, de nombreuses compagnies ont mis la clef sous le paillason. ***El Conde de Torreïiel* a survécu en inventant une forme nouvelle de spectacles dans ce climat culturel en péril**. « Nos projets résultent d'une oscillation entre littérature, arts plastiques et chorégraphie », précise Tanya Beyeler l'une des fondatrices du groupe, avant d'ajouter : « nos créations recherchent une esthétique visuelle et textuelle où cohabitent théâtre, chorégraphie, littérature et arts plastiques, le tout dans une temporalité immanente ». Et c'est vrai !

« *Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haenkel* »

Douze histoires se suivent sans lien apparent, sans chronologie. Douze histoires de jeunes européens d'aujourd'hui interprétées de manière bien singulière par cinq comédiens. À la fois danseurs, *performers*, ils interprètent, sous la direction de Pablo Gisbert, leur propre vision du monde. Fantômes et délires extravagants côtoient anecdotes et histoires vraies, nous voyageons de surprise en surprise. **Nous n'avons pas affaire à du théâtre au sens traditionnel du terme, mais bien à un ensemble fragmenté, comme la vie.** Pas de dialogue direct mais un récit de dos au micro, comme s'il ne fallait pas nous imposer un regard. Parfois le texte est projeté sur l'écran géant qui couvre le mur de fond et l'ensemble du plateau. **Cet unique décor subira les variations lumineuses et colorées nécessaires à la symbolisation d'espaces fantasmagoriques illustrant le propos ou en complet décalage avec l'action. Le public s'étonne, sourit, glousse, rit, s'interroge...** Peut-être certains sont-ils désorientés par cette approche spectaculaire, des scènes qui suggèrent un conflit intérieur, un carambolage d'idées antagoniques, à suivre ou pas, avec lesquelles chacun peut se sentir en accord ou non, car c'est bien là l'ambition de *El Conde* : poser un regard ironique sur la société d'aujourd'hui, *hic et nunc*.

La performance des acteurs, dans une mise en scène équilibrée, contribue à la réussite du tout, même si des moments plus intimes peuvent choquer les esprits plus réservés. Certes, on y trouve la plupart des atouts d'un bon spectacle : questionnement politique et positionnement social, humour et tendresse, étrangeté, bizarrerie, religiosité, nudité... Pour celui-ci, nous ne reprenons que les mots de Christian Metz écrivant (1992) à propos du théâtre de boulevard qu'il fallait : « du social, de la vérité psychologique, des mots d'auteurs, des numéros d'acteurs... et un peu de nu ! » Bien que *Escenas* ne soit pas un boulevard, la recette à la sauce andalouse semble prendre. Les cinq performers sont dans une anarchie contrôlée, une folie sans tension extrême... « Dans le ventre des Espagnols, il y a des armes toutes prêtes », chantait Léo Ferré, qui s'y connaissait en matière d'anarchie, celle de *El Conde* est d'un tout autre genre, la compagnie mène sa résistance en confrontant les disciplines dans l'indiscipline. **Il est question de liberté, on s'interroge sur la société d'aujourd'hui, celle du XXI^e siècle, la nôtre, celle des pulsions individuelles soumises aux lois de nos dاناïdes démocraties, comme un mouton suivant le troupeau et changeant de troupeau au gré de son humeur ou du diktat des pouvoirs.** Sorte de radiographie de générations d'aliénés en questionnement. Les effets ressentis sont entiers, le public ne subit pas l'influence d'émotions « low cost », même si la représentation de l'humanité (ou de l'inhumanité) proposée leur est toute personnelle. Une manière pour un public ouvert et réceptif d'élargir son regard sur le monde...

« **Scènes pour une conversation après avoir vu un film de Michael Haenkel** »

Le titre est long, comme tous ceux des créations du collectif, mais il ne renvoie à rien de concret. En matière de source cinématographique, il s'agirait plutôt de *Melancholia* de Lars von Trier revu par l'œil sculptural de Jan Fabre. Deux artistes auxquels le texte fait plusieurs fois référence. Et si Haenkel est présent, il faudrait plutôt le chercher dans les différents récits gentiment cyniques et les relations au pouvoir, les échecs et les frustrations, la solitude, l'angoisse, bref une certaine image de la réalité d'aujourd'hui... **Le texte est riche et de haute facture littéraire, sans vulgarité, même s'il peut aussi être plus cru, il n'en reste pas moins ludique. Face à ce langage sonore ou écrit, la danse et le mouvement abstrait se posent en contrepoint, ils symbolisent sans imposer. Reste au spectateur à faire le lien grâce à son imaginaire.** Un échange est donc dans l'ordre du possible, et si ce contact se fait, alors le témoin n'en ressort pas neutre. Federico Garcia Lorca évoquait le duende, un charme ineffable, un « mystérieux pouvoir que tout le monde ressent mais qu'aucun philosophe ne peut expliquer », les organisateurs du Kunstenfestivaldesarts eux parlent d'intuition, de rigueur, d'exigence et de professionnalisme, de convictions partagées et d'amour, pour que la création artistique reste une chose précieuse.

THEATERKRANT

RECENSIE



EL CONDE DE TORREFIEL

24 AUGUSTUS 2015 - NOORDERZON, GRAND THEATRE, GRONINGEN - SPEELLIJST

DE ONMACHT ENER GENERATIE

Door Luuk Verpaalen gepubliceerd 25 augustus 2015

Een jongen wil in een dark room geneukt worden. Zo begint het. De zin wordt uitgesproken door een verteller die met zijn rug naar het publiek staat. Het decor is leeg en wit. Tegelijk met de opkomst van de verteller is er een plankier ter grootte van een deur het podium opgereden, met in het midden een rond gat. Daar steekt een piemel doorheen. Als in seksclubs waar mannen zich kunnen laten aftrekken door een onzichtbare hand aan de andere kant van een deur, zoals Marianne Faithfull dat zo vaardig doet in de film *Irina Palm*.

Tijdens het verhaal dat volgt, over hoe de jongen van Barcelona naar Berlijn reist om in één nacht door meerdere mannen genomen te worden, erecteert de piemel. Als de scène hard overgaat naar de volgende – onaangekondigd, fel gekleurd licht – met dansende mensen op snoeivette elektro, beweegt de penis vrolijk mee op het ritme.

Welkom in de wereld van de Spaanse groep El Conde de Torrefiel. Een wereld waarin achter elk schijnbaar geluk een tragisch verhaal resoneert. Zo sterft de moeder van een jongen tervijl hij in een discotheek uit zijn dak gaat en is de jongen uit het eerste verhaal niet iemand die een keer in zijn leven zijn ultieme fantasie wil realiseren, maar een bijna-veertiger die uitgeblust in een relatie zit met zijn niet-meer-zo-mooie vrouw die de kost verdient.

In twaalf verschillende verhalen wordt een beeld geschetst van dolende twintigers en dertigers in een grote stad die ten onder gaan aan de hooggespannen verwachtingen die ze ooit van het leven koesterden. Maar dat leven laat ze behoorlijk in de steek. Die stad is in dit geval Barcelona, maar het had ook Parijs, Berlijn, Amsterdam of Groningen kunnen zijn. Het is de keuzestress, het is het gebrek aan banen, het is vooral ook de onmacht om te ontsnappen aan sociale conventies. Niet alleen torsen ze het juk van het nu, nee, ze torsen het juk van een eeuwenoude Europese geschiedenis.

El Conde de Torrefiel portretteert deze zwalkende generatie onder de uitdagende titel *Scenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke* (*Scènes van een gesprek na het zien van een Michael Haneke-film*). Maar waar Haneke je naar de strot kan grijpen met zijn cynische films vol psychologisch geweld, houden de Spanjaarden het luchtiger. Een wild uitstapje naar een paasprocessie, waarin zelfs Jezus in een orgiastische scène belandt, onttaardt in een hilarische toestand. Weliswaar wordt het filmpje ervan onder druk later van YouTube gehaald, maar toch.

En wat te denken van de jongeman die na het zien van Von Triers *Melancholia* slaags raakt in een café waar nostalgisch genoten wordt van bolero's en tango's. Hier botsen culturen, zoveel is duidelijk, maar hoe prettig absurdistisch wordt dit gebracht. De aanleiding voor de knokpartij is overigens de opmerking dat 'we niet oud worden maar schijterds'.

Zo zijn we weer terug bij af. Angst en onmacht, daarmee is de geportretteerde generatie behept. Een oplossing om dat te doorbreken biedt El Conde de Torrefiel niet. Die moeten de toeschouwers zelf maar bedenken.

Foto: Mara Arteaga Herna

ELDERS

Nog geen andere recensies

VERWANTE ARTIKELN

- [Hearing](#)

TAGS

[El Conde de Torrefiel](#)

Revista Paper Street

<http://www.paperstreet.it/cs/leggi/terni-festival-10la-fiamma-che-accende-una-nuova-primavera-teatrale.html>

por Giulio Sonno

• **Enscenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Hankeke – El Conde de Torrefiel**

Colpiscono sempre invece i catalani **El Conde de Torrefiel** per la loro cinica, provocatoria e dissacrante schiettezza ([leggi qui](#) la recensione de *La chica de la agencia...*). **Paolo Gisbert** costruisce uno spettacolo forse scenicamente piatto ma concettualmente e drammaturgicamente brillante, che vede una serie di spaccati di vita narrati e analizzati da una voce esterna (sia l'attore di turno, spalle al pubblico, di fronte a un microfono, o i sovratitoli proiettati sul fondale) con lucidissima, e per questo spietato ed esilarante, obiettività, agendo così da **voce critica di tutte quelle ipocrisie quotidiane** che prendono il nome di **normalità**. Una franchezza *tranchant* che non faremmo male a importare in Italia; valga per tutte la frase (apparentemente innocua) "When good people will stop doing good things, bad people will stop doing bad things".

Tutti gli eventi cui abbiamo avuto modo di assistere, dunque, condividono la ferma volontà di **intervenire attivamente sulla "normale"** (nel senso di passiva, inerte) **fruizione degli eventi**. Ritorna infatti l'alterazione dello sguardo, lo strabismo prospettico, la visione critica. Non dovremmo allora cominciare a cogliere effettivamente i **segnali** che giungono da queste esperienze artistiche? Non è forse il segno indiretto che una minoranza parzialmente isolata eppure ben lucida della società ha preso coscienza della propria **responsabilità etica, sociale, politica, culturale**, e sta provando ad agire concretamente, a coinvolgere, a **scuotere da questo lungo letargo**? Perché l'impressione è che non stia nascendo ora ma che ora si stia manifestando con più coraggio.

Insomma, se l'anno prossimo il festival e il Teatro Stabile dell'Umbria riusciranno a corroborare e intensificare la presenza di pubblico "altro" (vero dato critico della manifestazione), Terni – candidata, fra l'altro, a capitale italiana della cultura – potrebbe avere tutte le carte in regola per propagare la sua fiamma e diventare **focolare di una nuova primavera teatrale**.

Crítica en Manchestertheaterawards.com

<http://manchestertheatreawards.com/reviews/751-scenes-for-a-conversation-after-viewing-a-michael-the-flare-15-festival-at-the-c>

por David Cunningham

Scenes for a conversation after viewing a Michael Hanneke film

Pablo Gisbert and Tanya Beyeler

El Conde de Torrefiel

The Flare 15 Festival at the Contact Theatre , Manchester

16 July 2015

The gentle and charming plays seen thus far in the Flare 15 Festival have offset concerns about pretension often associated with productions promising to be cutting edge. However, as *Scenes for a conversation after viewing a Michael Hanneke film* opens with a display of male genitalia and ends with a naked arse you have to conclude that Pablo Gisbert and Tanya Beyeler really, really want their show to be radical.

The show is a mixture of performance art and theatre. A cast of five enacts, or form tableaux that represent, scenes described in voiceover and captions. El Conde de Torrefiel is a Spanish company and the original language is muted so that the translation is clear. The mixture of styles is not, however, balanced – the performance art aspect tends to dominate with the mimes being abstract rather than naturalistic. They are also not always that interesting. You'd be surprised how quickly the sight of a cock and balls becomes dull and a pair of static actors holding a neon light while captions flash on the wall is not the most arresting image.

The pacing is pedestrian. The narrator's voice is precise and clinical with an air of detachment that is appropriate for tales of gray urban indifference but limits emotional involvement. On occasion the narration goes on so long that the poor performers seem stuck in a loop – hopping up and down until the tale reaches the end. Overall, however, Pablo Gisbert and Tanya Beyeler successfully create the sense that urban life has become an almost alien landscape in which people struggle to make a connection.

Twelve stories are told; some are interconnected and there is a sense that the inclusion of others just makes up the number. There is a surprisingly good punchline to a tale of debauchery during Holy Week and a rather smug in-joke as it becomes apparent a sketch described by characters as proving that incomprehensible art is back in fashion is actually from the play. None of the stories, however, match the power of the opening tale in which a character acknowledges that a brutal act of anonymous sex is actually a defining point in his life.

It is hard to avoid the feeling that El Conde de Torrefiel do not know where to draw the line and have included in their play scenes that add little to the overall theme. A more streamlined production, perhaps concentrating on the tales that overlap, might make for a more engaging show.

24.7.2015 // Gareth Cutter web

<http://garethcutter.com/2015/07/24/fuck-the-elevator-pitch/>

Fuck The Elevator Pitch

por Gareth Cutter

It's been just over a week since I saw my favourite show presented at FLARE15, El Conde De Torrefiel's *Scenes For A Conversation...*, and I've had plenty of practice at describing why I thought it was such a stand-out piece of theatre.

I was working on the producing team for the festival as the Marketing Manager, and was responsible for drumming up interest in the press, getting people through the door and making the most of the time and resources we had. I think we did a good job, considering this was experimental theatre from the continent, which doesn't exactly scream 'great Thursday night out' to the general public. But then that alludes to a wider problem of how we regard the humanities and what they're for.

I've really enjoyed talking about this show, and feel in some ways that I'm doing much more for contemporary international theatre by talking about it than I did sit behind a computer (like now). Word of mouth is the strongest marketing channel because you have the leisure of time and a face-to-face interaction with a captive audience. You don't have to spend time trying to catch their eye in the pages of a busy magazine, or on the wall of Abdul's takeaway – you're talking directly to them. You can judge whether what you're saying is working in real time. We've not yet reached the stage where adverts can get up and wave their arms around, and whoop and holler about why what they're selling is so good. Thank god for that, because the developed world would be a fucking hellish place to live if they could. People can, however.

(And at this precise moment, I recall the existence of charity 'muggers' and think you should ignore a fair proportion of what I just wrote).

Anyway, I was at the Arts Marketing Association conference yesterday, talking to another delegate who saw the FLARE brochure. They said how difficult it was to choose what to see, partly because they were on a limited budget, partly because most of the names were unfamiliar, and because all of the shows were consistently interesting and nicely presented (licks finger, plants it firmly on flank, makes sizzling noise). Now obviously the answer here would have been to buy an early bird festival pass and see it all. But since that's not always possible and we have to make choices, my choice would have been El Conde De Torrefiel, and I said so.

Why? Let's forget enigmatic, 'tantalising' show copy, or awards and accolades from far flung festivals, and focus on what it was that made me so enthusiastic instead.

SPOILERS

It starts with someone walking on stage in darkness with a big white board in front of them. It's so big you can't see them behind it. They place it down and stay obscured. Then another performer walks to the corner of the stage and faces away from you, still in darkness. The lights go up very slightly, very slowly, evoking something dingy, like a dungeon.

A spotlight on the white board shows a glory hole framing a real, human penis. It's not doing anything in particular, just *hanging* there, and as you adjust to this, the other performer – the one with their back to you – starts telling a story about a man and his girlfriend into the microphone.

She's young, pretty, likes Jagermeister and loves him slightly more than he loves her. But he's a good guy. They get on well, will go on to get married, have a kid and be happy together. It's just he's always wondered what it would be like to be fucked by 4 or 5 people that he doesn't know. He's been having dreams about it: people with no facial features and chainsaws for arms, which his mother sometimes gatecrashes at the worst times.

It might sound sordid but it's told in such a matter of fact, unsensationalist way that you take it that way. The guy goes to Berlin and lives out his fantasy. He exchanges the regret of unrealised desires for a moment of joy he will never attain again. Damned if you do, damned if you don't. He buys his girlfriend a stag's head as a present from his trip abroad and hangs it on their wall. You get the sense he's not just placating her though. All those stubby branches on the antlers...He'll be happy again. They'll be happy together. But he'll never be quite *that* happy.

One by one, more performers have been entering the stage, striking and holding abstract poses until there's four in a line. As the story ends, the lights brighten starkly and a propulsive industrial track pounds away, animating the performers in a small, measured, repetitive movements that go back and forth, back and forth, back and forth – an arm sawing away, hips swivelling, mechanical

motions, evoking the relentless, sometimes monotonous pursuit of pleasure. Ever had sex with someone you didn't love? It can be fucking boring.

But watching this is pure pleasure for me: the sudden confluence of chainsaw limbs, dredged from his dream and thrust in a dark room makes me feel like the story has been a leisurely kind of foreplay for this visual money-shot. It only lasts for a minute until one by one, the performers peel off, the board is removed and the speaker leaves until just one dancer is left, his restrained gestures becoming bigger, looser until he's dancing to the same music.

Now the captions tell us we're in a club at 4:00 in the morning. This man is having the time of his life. He's just spoken to Penolope Cruz and is feeling rather smug about it. He feels great! His mum died a couple of minutes ago too. It's going to fuck him up for a year when he eventually finds out. She once told him when he was 12 that it was a mistake to have brought him into the world. No, they've never really had a great relationship.

As I watch the artist jump and flail around on stage, knowing what he doesn't yet know, his movements become incredibly loaded. Yes, he could be celebrating, dancing for dancing's sake, but equally he could also be throwing punches at something that's not there, trying to fight his own rage with his fists. Fruitless maybe, but that doesn't mean you can't feel exhilarating trying. And who's to say I'm watching him dance in a club anymore? We all know we're really in a theatre, so what's to stop me from imagining he's in an alley, or a hospital, kicking over bins and tearing down posters? The detail about the death, delivered like a punch from someone who doesn't hate me, or even know me, reminds me that we're never watching one story when we look at other people – there are secrets, complexities and contradictions that are far richer than we'll ever fully appreciate.

If you don't know me (and indeed hate me by this point), you'll have to imagine me telling you this with the cadence of animated speech, big hand gestures, helpful demonstrations, and lots of eye contact. Really, I should have filmed this. It's a performance in itself, but not one where I'm having to fake the pleasure.

What I'm trying to say is this show transported me between euphoria and heartbreak, and then landed somewhere around the region of 'wry melancholia'. It was sexy, smart, dark and funny. It distilled 12 stories into their essences and made me glad to live them for 90 minutes.

Part of me thinks we could do the arts a lot of good if we all talked about shows in this way. Fuck the elevator pitch. Just talk about the last show you saw with enthusiasm and passion, what it was that was so incredible about it. Go on a 10 minute spiel. I firmly believe great theatre creates moments so much more nuanced and fulfilling than music, TV, football, golf etc. that it's kind of criminal not to talk about it in this way, and that more people don't experience it. This was one of those shows..

28.11.2015 // Un Fuateuil pour l'Orchestre

<http://unfateuilpoulorchestre.com/scenes-pour-une-conversation-apres-le-visionnage-dun-film-de-michael-haneke-del-conde-de-torrefiel-au-theatre-de-la-bastille/>

Scènes pour une conversation après le visionnage d'un film de Michael Haneke, d'El conde de Torrefiel

por Florent Mirandole

Que se raconte-t-on après un film de Michael Haneke ? La violence sourde des films du réalisateur autrichien incite souvent à garder le silence... Le collectif d'El conde Terrofiel au contraire a choisi de s'en inspirer pour raconter sa propre histoire. Sur la scène du théâtre de la Bastille, les cinq comédiens de la troupe espagnole se relaient au micro pour raconter des scènes de vie. Au mur s'inscrit la traduction en français, pendant que les autres comédiens illustrent l'histoire racontée. Lumière, corps ou matière, la mise en scène est souvent minimaliste. Car le cœur de cette pièce étrange et furieuse, ce sont ces courtes scènes racontées sur un ton presque neutre.

Une expérience de sexe à trois, la séparation d'un couple, une fête sévillane qui tourne mal... autant de scènes qui dessinent par touche le portrait d'une population espagnole pessimiste, paumée et révoltée. On croit reconnaître en creux une critique féroce des cures d'austérité imposées par Madrid depuis sept ans. Les histoires ont d'ailleurs souvent une fibre politique, l'omniprésence de l'Etat est souvent dénoncée. On peut également y voir le portrait d'une société malade, nerveuse, qui exprime son mal inconscient au milieu de sa vie quotidienne.

C'est à travers le récit des histoires les plus simples, qui commencent par « un homme va au cinéma » ou un « un homme promène son chien », que la troupe frappe le plus fort. On retrouve ici un lien avec les méthodes d'Haneke. Au milieu du quotidien, de l'existence tranquille, des personnes sans histoire vous éblouissent tout à coup de toute leur violence contenue.

La troupe se révèle particulièrement talentueuse pour créer ces ruptures au milieu de leurs petites nouvelles. Chaque histoire bouscule, dérange, et finit par laisser un goût amer dans la bouche. Un constat s'impose au terme de cette heure et demi de spectacle : quelque chose cloche dans la société espagnole.

Mais le talent concentré sur les histoires ne fait malheureusement pas un spectacle à lui tout seul. La mise en scène à base de corps dénudés et d'objets incongrus se révèle trop squelettique pour animer cette pièce. On regrette l'absence de dialogue, de mouvement et de prises de risque des comédiens. Une incarnation aurait permis de mieux faire raisonner ces histoires. *Scènes pour une conversation*... reste malgré tout un spectacle déroutant et efficace, mené par une troupe d'acteurs manifestement révoltés.

Froggy's Delight

<http://www.froggydelight.com/article-16891-Scenes-pour-une-conversation-apres-le-visionnage.html>

Philippe Person

D'abord dire - et le Collectif El conde de Torrefiel en convient lui-même - que le titre du spectacle est une pure imposture. Ici, il ne sera jamais question de "scènes pour une conversation après le visionnage d'un film de Michael Haneke".

Mais ce faux-titre dit bien ce que le spectacle veut dire : une certaine banalité bobo prétentieuse, où l'on ne peut converser qu'après avoir vu un film d'un réalisateur professeur, possesseur de deux palmes d'or pleines d'ennui didactique.

Pas question pour le quintet (quatre gars, une fille) de parler autour d'un James Bond. Le film référence chez eux est la plus ambiguë des œuvres de Lars Von Trier, "Melancholia" et sa fin du monde fasciste.

Apparemment, El Conde del Torrefiel n'est pas dupe des histoires minuscules qu'il conte. Il les conçoit comme la description clinique de l'univers de jeunes post-bourgeois catalans entre bars branchés et semaine de vacances dépayssantes.

Si l'on adhère à leur démarche, on pourrait écrire qu'ils sont le croisement parfait du Philippe Delerm de "La première gorgée de bière" et du Georges Perec des "Choses". Evidemment, si on ne fonctionne pas à leur dispositif, on n'y verra qu'une illustration banale de la banalité, cachée derrière quelques provocations potaches.

En effet, à l'extrême droite de la scène, statique devant un micro, un des cinq mousquetaires de dos au public, psalmodie un texte, qui, peut - ou non - être celui qui s'inscrit sur le fond blanc qui occupe l'arrière de la scène. Pendant ce temps, entre danse et mime, les autres membres ou seulement quelques-uns d'entre eux illustrent ses propos.

En ouverture du spectacle, on pourra ainsi voir un zizi prenant diverses formes en sortant du trou d'une plaque blanche qui cache son possesseur, selon le principe des "back rooms". A l'occasion, se développeront quelques mouvements incongrus comme ce moment où les quatre acteurs actifs seront à la queue leu leu à quatre pattes.

Dans l'ensemble, les dix saynètes sont plaisantes et les textes chuchotés sous fond musical électronique bien écrits. En quelques mots, on saisit les situations, comme celle de cet homme heureux qui rentre dans un bar et ne l'est plus quand il en sort.

Concis comme une narration rock, l'univers du groupe a sa cohérence. Il a tout pour envouter par sa séduction minimale, reste que, malgré sa brièveté, "Scènes pour une conversation après le visionnage d'un film de Michael Haneke" perd peu à peu en force. Cet effet "déceptif" est-il aussi calculé que le reste ? N'est-ce pas là, la preuve que le sujet a été traité dans toute sa fatalité ?

Eu égard à la jeunesse des protagonistes, on conclura surtout que leur travail est en devenir et que cette fin pas très aboutie indique qu'ils sont en pleine recherche. On est impatients de savoir si leur démarche ne débouchera que sur une belle habilité formelle ou si elle les fera aller dans des directions plus fortes et plus inattendues.

22.11.2015 // Deutschlandfunk

http://www.deutschlandfunk.de/fast-forward-festival-in-braunschweig-europaeische.691.de.html?dram:article_id=337610

de Michael Laages

Forward" Festival in Braunschweig - Europäische Perspektiv...

<http://www.deutschlandfunk.de/fast-forward>

Mittwoch, 27.01.2016

Deutschlandfunk

Startseite

Kultur heute

Europäische Perspektiven auf das Theater

22.11.2015

"Fast Forward" Festival in Braunschweig

Europäische Perspektiven auf das Theater

Das Festival "Fast Forward" in Braunschweig versammelt junge Talente im Regiefach, die in den unterschiedlichsten Ländern Europas studieren. Das Festival geht morgen mit der Preisverleihung zu Ende – allerdings fielen die meisten der bisher gezeigten Produktionen eher enttäuschend aus.

Von Michael Laages



Generalintendant Joachim Klement nimmt das Festival mit nach Dresden. (picture alliance / dpa / Arno Burgi)

Wer das Theater liebt, lernt leiden. Denn gerade unter jungen, vor allem der Innovation und dem Experiment - und selbst den schon etwas älteren Moden - zugeneigten Talenten herrscht noch immer eine einigermaßen arrogante Haltung gegenüber dem Theater selbst und der ihm eigenen Handwerklichkeit vor. Das ist vor allem dann schade, wenn es doch gerade - wie bei "fast forward" - um den Übergang zwischen akademisch-studentischer Theatermacherei und den normalen, im Repertoirebetrieb funktionierenden Bühnen geht. Insofern war die Eröffnung der fünften Ausgabe des verdienstvollen Braunschweiger Festivals besonders desaströs und enttäuschend.

"Szenen für ein Gespräch nach dem Anschauen eines Films von Michael Haneke" – so ist, ebenso langatmig wie ambitiös, die Performance der Gruppe "El conde de torrefiel" aus Barcelona überschrieben. Erzählt werden ein Dutzend Szenen voller Lüge und Verstellung, Aggression und Gemeinheit unter noch halbwegs jungen, aber schon extrem hoffnungslosen Leuten. Da ist keine Spur von Aufrichtigkeit – das meint das Ensemble wohl bei Haneke gesehen und gelernt zu haben. Aber auch Lars von Triers "Melancholia" wird zitiert und damit die Frage, was wir tun, wenn gleich die Welt untergeht. Was auch immer aber an kluger Zeitgeistanalyse zu finden ist: Nichts verdichtet sich, weil nie und nirgends gespielt wird, wie im Theater nötig und nützlich. Erzählt wird ins Mikro, mit dem Rücken zum Publikum. Und das Szenische bleibt auf ziemlich beliebige Körperarrangements beschränkt. Armselig ist das, und noch trister als die auch schon recht triste Musik.

Nicht mehr als ein Studenten-Ulk

Freundschaft für immer und Abenteuer ohne Ende: Nele Stuhler und Jan Koslowski haben an der Hochschule der Künste in Zürich eine recht muntere Farce vom Ende der Adoleszenz vom Zaun gebrochen. Im "letzten Sommer, der nie enden wird" ziehen fünf Jugendliche, die titelgebende "Société des Amis", mit dem Zelt in die Berge, um sich noch einmal der unverbrüchlichen Gemeinschaft zu versichern – aber das geht schon deshalb ziemlich daneben, weil die flotte Georgina, die mit dem Hund, eigentlich lieber ein Georg wäre. Der Hund hat Menschengestalt und wundert sich, dass niemand mit ihm schlafen will. Unter sexuellem Überdruck stehen dabei ohnehin alle; sie entladen sich allerdings nur in endlosem Palaver und Geschnatter. Witzig ist das schon - auch weil die Hippie-Eltern am Ende das Jung-Volk als Schlaffis verhöhnen. Aber mehr als ein spitzer Studenten-Ulk war das nicht.

Nicola Ensinencu hingegen stammt aus Moldawien; und ihr geht es um mehr – um die Flucht aus dem Elend zu Hause. So schickt sie die drei Protagonistinnen auf der Bühne zunächst in den Englischunterricht mit all der Sehnsucht nach dem "American Dream":

"And why do you want to go to America? I want to go to America because it is a beautiful country. I want to see the mountains, the sea ..."

Schnell aber macht sich schmerzhaft Desillusionierung aller möglichen Träume breit. Ausgebeutet als Arbeitssklavin werden die Frauen in Amerika wie beim darauf folgenden Alternativversuch in Russlands modernem Gangsterkapitalismus. Ein bisschen holzschnittig zelebriert die Regisseurin schließlich den Konflikt der alten Supermächte. Und eigentlich auch nur im Video. Für's Theater reicht die Fantasie nicht sehr lange.

Aber um Arbeit geht es, wie auch in der norwegischen Produktion "Stop being poor!", die heute an den Start ging. Wie aber vor allem im einzigen echten Glanzlicht der Braunschweiger Tage bisher:

Gelungen: "Geros Dienos!"

Nicht jede der zehn Frauen in Rugile Bardziukaite's hinreißendem Mini-Oratorium "Geros Dienos!" trällert derart hingebungsvoll – aber alle singen sich die Leiden und Träume von Supermarktkassiererinnen von der Seele, während sie unentwegt Barcodes klicken mit dem Lesegerät. Das ist sentimental, ohne rührselig zu werden; das ist ein Einbruch der Realität ins Theater, ohne dass notwendigerweise "Expertinnen des Alltags" auf der Bühne sitzen müssten.

Wenn nicht die Norweger und Ungarn sowie der heimische Beitrag heute und morgen noch mächtig zulegen, bleiben die Kassiererinnen Top-Kandidatinnen für den Festivalpreis. Bei ihnen wirkt es nicht mehr ganz so schade, dass diese Festivalsausgabe praktisch keinerlei literarische Arbeit im Angebot hatte – und vielleicht auch deswegen nicht die stärkste war.

Braunschweigs Intendant Joachim Klement wird "fast forward" demnächst mit an die neue Arbeitsstelle nehmen: nach Dresden. Das ist eine gute Idee: Internationalität dieser Art wird dort dringend gebraucht.

VIDEOS

- <https://vimeo.com/148995738>

video resumen Flare Festival Manchester 2015

<https://vimeo.com/129865243>

Presentación de la compañía por parte del director del Noorderzon Festival de Groningen, Mark Yoeman

- <https://vimeo.com/137605387>

Entrevista con Joost Ramaer, Noorderzon Festival Groningen

Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke/El Conde Torrefiel

Detalles Categoría: [Críticas de espectáculos](#) 17 Apr 2013 Escrito por Carlos Gil Zamora



0

Share

Twittear

2

Me gusta

3

Enviar



Espaldas frontales

Este montaje tiene tantas claves y signos superpuestos que se necesitaría un tratado de descodificación para poder transmitir de manera ordenada todo lo que se acumula en la retina, la piel, el cerebro del espectador. Hay texto, pero se intenta que aparezca como casual, incluso dicho de espaldas, como si se intentara acotar un espacio cerrado, cuando es un texto imprescindible, brillante en ocasiones, que ayuda al paseo por las excentricidades, las oscuridades y las luces de unos seres humanos que son tan vulgares en su apariencia como excepcionales en sus actos.

El cuerpo es utilizado de manera eficaz, por trozos, en coreografías y movimientos. Un pene que vive; parte del reposo y se pone en posición de presenten armas; un trasero embadurnado de algo que parece mierda, unos cuerpos libres, liberados, atrapados, jugueteando, creando espacios conquistados y vueltos a ser ocupados por la intransigencia. Silencios, iluminación que crea ambientes, una acumulación de sensaciones que van sucediéndose en un ritmo propio, en una fragmentación narrativa que provoca una disfunción asociativa, pero que logra un marco referencial donde toda presencia actoral es un acontecimiento más allá de su propia capacidad comunicativa.

Estamos ante un lenguaje escénico híbrido, que se adultera en su propia consecuencia, que nos muestra otras posibilidades de la dramaturgia actual, desde una narración en tercera persona, con un relato que va mutando hacia un hiperrealismo caótico. Forma y fondo se cruzan, pero se complementan. No deja indiferente. Hay que estar atentos a estos creadores. Tienen cosas que decir y lo dicen de manera inquietante.

Carlos Gil Zamora

Obra: Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke - **Texto:** Rebecca Praga - **Intérpretes:** Quim Bigas, Tanya Beyeler, David Mallols, Mario Pons-Macià - **Iluminación:** Marcela Prado - **Dramaturgia y dirección:** Pablo Gisbert - **Producción:** El Conde Torrefiel - La Fundición Aretoa - Bilbao- 14-04-13

0

Share

Twittear

2

Me gusta

3

Enviar



Añade un comentario...

Comentar

Plug-in social de Facebook

Esther Bueno

El Conde de Torrefiel: ¿Arrebato artístico o vanguardia que se queda?

La sala Antic Teatre, en Barcelona, siempre es sinónimo de un arte que apuesta por la búsqueda de nuevos formatos y que no teme arriesgar dando cabida a propuestas escénicas difíciles de clasificar. Con *Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke*, esta sala barcelonesa ha colgado el cartel de “Agotadas las localidades”. Desde el principio del montaje, la compañía El Conde de Torrefiel, sin incomodar al espectador, rompe el esquema de catalogación teatral para ofrecer la esencia del arte contemporáneo. Aquel arte que, a menudo, sin conocer las circunstancias del autor ni del movimiento al cual pertenece, sitúa al espectador en la virginal tesitura de recibir y entregarse por el simple placer de dejarse sorprender. Porque, en realidad, *Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke*, no deja de ser una sorpresa detrás de otra, una concatenación de piezas inicialmente independientes entre sí que se suceden reproduciendo historias que, sin ser densas, muestran un trasfondo para el espectador y que atrapan por la particular honestidad del producto mostrado. Para los profanos en la filmografía del director de cine austriaco, cabe decir que no es necesario conocer el estilo inquietante y desconcertador del cineasta para disfrutar de un espectáculo que plantea cuestiones sociales y critica actitudes con un lenguaje que evita cualquier convención teatral. Con un texto, directo en la palabra y que utiliza formas distintas en el espacio vacío, quizás aquel espacio vacío en el que Peter Brook definía como elemental en la forma de hacer y transmitir teatro, los intérpretes provocan reacciones alejadas de la emoción. Así, este espectáculo, cercano a la performance aún dentro de una caja italiana, mantiene el distanciamiento brechtiano que el señor Haneke inhala en sus películas. En definitiva, es innegable que El Conde de Torrefiel no deja indiferente. El montaje transmite una contemporaneidad que atrae a un público sediento de explorar textos y formas artísticas que van más allá de los parámetros de la escena actual. Quizás, visionando la propuesta que presentan, nos encontramos ante una tipología de teatro que podríamos definir como nuevos espectáculos 3.0... o quizás no. Les seguiremos los pasos.

Notas que patinan #21: Recobrar la ilusión

por Rubén Ramos Nogueira

¡Por el amor de Dios! Qué ganas de volver a sentirse [como un fan](#). Qué ganas de esperar un estreno con ansia. Qué ganas de seguir a alguien a quien has descubierto. Alguien que te sorprende, con el que te identificas, que vive en tu barrio. Alguien que conociste por un par de vídeos que viste en un blog, luego en una sala oscura, más tarde montando un pollo con charanga y partidillo de básquet en una nave, en un festival, luego te enganchas de nuevo a su blog, que es donde empezó todo, porque te van dando la lista de ingredientes que luego cocinarán para ti. Alguien con una energía que sientes tan cercana. Alguien que te hace vibrar. Alguien inteligente pero sencillo. Alguien que no pretende demostrar que ha leído lo que hay que leer. Alguien que no pretende estar en línea con lo que se lleva ahora. Alguien que hace lo que le da la gana. Alguien que no es un nombre propio. Alguien que son mucha gente y gente diferente cada vez. Un grupo. Alguien que lo mezcla todo sin pudor. Alguien que te hace recuperar sensaciones que ya ni recordabas. No es sólo talento, es también una actitud. Es desparpajo. Es un ambiente. Y es contagioso.

[El conde de Torrefiel](#) me ha hecho recobrar la ilusión. No son los únicos haciendo cosas que me hacen vibrar. Hay unos cuantos. Pero tienen algo que escasea últimamente en los escenarios: son un grupo.

Es una gran noticia que no paren de crear. Es una gran noticia que la semana pasada el Antic Teatre estuviese lleno a rebosar durante cuatro días. Es una gran noticia que hubiese gente que no pudiese entrar (aunque sea una lástima). Es una gran noticia que haya un grupo de gente que desafíe a la macroeconomía y a la microeconomía al mismo tiempo y se curre estos montajes autoproduciéndose. No les salen las cuentas pero lo hacen igual. Si hubiese alguien listo dirigiendo los teatros debería ficharles antes de que emigren o se disuelvan. ¡La gente quiere verlos! ¡Y no caben!

Escena memorable: el viaje a Sevilla por Semana Santa quedará en nuestras memorias por mucho tiempo. Nos cruzamos con Joaquín Reyes justo en mitad de la Via Laietana cuando íbamos al estreno de [Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke](#). Lástima que no le invitásemos a venir. ¿Qué hubiese podido suceder si se encontrasen esos dos mundos? Estuvo muy cerca.